

# Laharpe à Stapfer : (suite)

Autor(en): **Mogeon, L. / Laharpe / Stapfer**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **72 (1933)**

Heft 16

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-225224>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Mais sommes-nous naïves ? on nous appelle din-des ! Sommes-nous spirituelles ? des rouées ! Ignorantes ? des bécasses ! Instruites ? des pédantes ! Sommes-nous tendres ? nous sommes alors des crampons ! Froides ? des cadavres ! Si nous sommes riches ? des prétentieuses ! Pauvres ? des nullités ! Les aristocrates n'ont pas de cœur, les bourgeoises sont trop sentimentales et les roturières ont des manières grossières.

C'est inouï !

Si cette pauvre femme est maigre, c'est une planche ! Si elle est grasse, un wagon ! Occupez-elle une catégorie moyenne ? elle est fade, insignifiante et ne compte pas ! Si elle veut être réservée, c'est une bégueule ; mais si elle est expansive, oh ! alors, c'est une vicieuse !

C'est épouvantable !

Avons-nous un caractère triste ? un saule-pleureur ! Gai ? une légère ! Sommes-nous économes ? nous sommes avarés ! Généreuses ? des femmes sans ordre, des gaspilleuses ! Enfin, en toutes choses nous sommes, pour le sexe fort, de créatures nulles et encombrantes !

Oh ! ces hommes ! ces hommes !

Et pourtant c'est nous qui les consolons, charmons, soignons et dorlotons !

C'est nous, pauvres petites bêtes au bon Dieu, qui souffrons pour leurs plaisirs. En naissant, la mère souffre et elle continue à souffrir en vous élevant...

Mariées, nous gémissons des délaissements de nos maris qui passent généralement leurs soirées au cercle où ailleurs, pendant que, bourrées de soucis, nous faisons marcher le ménage. En mourant, nous leur laissons encore une légère consolation, celle d'être débarrassés de nous et de prendre une nouvelle femme pour continuer le même système.

Enfin, notre existence se passe en gémissements constants, en rage sourde, en crises nerveuses, en migraines, et cela à cause de l'homme, de cet être qui ne connaît rien, qui ne sait rien, qui ne comprend rien, de ce profond égoïste qui ne sait vivre que pour sa propre vie.

S'il prend femme pour toujours, c'est pour qu'elle soigne son pot-au-feu et ses infirmités ; le reste à l'avenant. S'il la prend pour un temps provisoire, c'est pour s'amuser d'elle pour un instant, en passant, c'est pour la mépriser ensuite. S'il parle d'elle, c'est pour l'abîmer. S'il en soupire, c'est qu'il a faim et qu'il la voudrait... manger toute crue.

Nous sommes enfin des machines à coudre au service de l'homme que nous nous donnons pour maître et qui nous détraque si souvent !

Nous sommes véritablement à plaindre !

Ah ! si ce tyran pouvait pénétrer en nous, ne fût-ce qu'une seconde, comme il regretterait son ton bourru, ses façons brutales, son indifférence humiliante, ses hypocrisies coupables, ses jeux de comédie et son égoïsme personnel !

Il abdiquerait sur-le-champ et deviendrait doux, humble, prévenant, charitable, généreux. Il nous ferait partager ses sensations intimes, il viendrait au-devant de nos désirs, il comprendrait nos besoins, nos aspirations, il serait toujours souriant, toujours caressant et toujours disposé à nous satisfaire, même le plus léger caprice !

Une vraie caillette, enfin !

Mais non, non, les hommes ne comprennent pas ça !...

Et comment voulez-vous tirer quelque chose de leur nature rebelle et mal conçue ? Tout est dur chez eux : l'âme, le cœur et... la main.

Les hommes ?... Quelle peste ?

Mais si nous nous mettions en grève ? C'est pour le coup qu'ils seraient attrapés !

Et... nous donc !

Quel dommage !... Ne pouvoir nous passer de ces monstres !

Oh ! quel supplice !

Mais que faire ?

Les repousser ?... Ils nous poursuivraient avec plus d'acharnement. L'expérience nous le prouve. Ils deviendraient alors collants, ce qui est aga-

çant et tout le contraire de nos goûts et de nos aspirations.

Les supplier... Ils nous fuiraient sans pitié.

Les retenir avec douceur ? Ils nous trouveraient banales et monotones.

Que faire, que faire ?

Dame ! continuer à porter les... culottes, en attendant mieux ; cela nous remonte le moral et sauve bien souvent des situations.

Mme R. Volt.

### C'EST DE LA FAUTE AUX PENDULES



ORSQUE M. Guilleret revenait de son bureau à sa demeure, pour y prendre ses repas, il avait chaque fois une surprise.

— Parbleu, direz-vous, M. Guilleret adorait sa femme, il en était adoré ; ils étaient encore en plein lune de miel, puisqu'ils n'étaient mariés que depuis un an ; il n'y a donc rien d'étonnant à ce que le dévouement, le zèle de Mme Guilleret ménageassent une surprise à cet excellent époux.

Tout cela est absolument exact ; les deux jeunes époux s'adoraient et cependant, si Mme Guilleret réservait chaque jour, matin et soir, une surprise à son mari, elle ne le faisait point exprès.

Cette surprise d'ailleurs, finissait par ne plus surprendre M. Guilleret qui s'y attendait. Il savait, avant de tourner le bouton de la porte, que la nappe ne serait pas sur la table ; que le feu ne serait pas encore allumé dans la cuisinière ; que les assiettes, qui avaient servi au souper de la veille, ne seraient pas encore lavées.

Il savait également que, lorsqu'il demanderait à Mme Guilleret ce qu'elle pensait faire pour le dîner ou le souper, elle répondait invariablement :

— Je ne sais pas encore, donne-moi donc une idée.

Chaque jour, la même scène se renouvelait deux fois. Chaque jour, à midi et le soir, M. Guilleret descendait acheter une tranche de jambon chez le charcutier, une boîte de sardines chez l'épicier, ou tout autre aliment quelconque, tout préparé. Il prenait, par la même occasion, un petit pain chez le boulanger, en passant ; pendant qu'il y était, il achetait une bouteille de vin et, comme il avait coutume de le dire : « ça faisait la rue Michel ».

Il ne lui restait plus qu'à mettre le couvert ; à approcher deux chaises de la table, à en garnir une de coussins, et à inviter sa femme à y prendre place.

Mme Guilleret grignotait ; elle n'avait presque jamais d'appétit et lorsque son seigneur et maître, attendri et inquiet, la suppliait de faire les efforts nécessaires pour s'alimenter, elle répondait :

— Je suis trop lasse, tu comprends bien, mon chéri, que, n'ayant pas de bonne, je suis obligée de me surmener ; voilà pourquoi tu me trouves toujours épuisée.

M. Guilleret la cajolait, essayait de lui faire reprendre goût à l'existence, lui promettait que, plus tard, quand il serait sous-chef de bureau, elle serait servie et heureuse. Puis, pour épargner de la fatigue à la chère créature, il portait lui-même à la bouche de sa femme, les aliments qu'il s'excusait de ne pas pouvoir mastiquer, ni avaler à sa place.

Un jour, qu'il la grondait affectueusement de se fatiguer comme elle le faisait, il eut la curiosité de lui demander ce qu'elle avait fait le matin.

— Ce que j'ai fait ? répondit-elle. Je me suis tuée.

— Donne-moi le détail de tes occupations pour que je puisse supprimer celles qui ne sont pas absolument indispensables.

— Je ne pourrais pas te le dire, mon ami, je ne m'en souviens même plus.

Il insista.

Alors, naïvement, elle récapitula son emploi du temps.

— Je me suis éveillée à neuf heures. Je me

suis levée à dix. Il a fallu ensuite que je fasse ma toilette, que j'ondule mes cheveux, que je frotte mes ongles, que je regarde le temps qu'il faisait, que je cherche dans la garde-robe quelle robe je pourrais mettre pour dîner. Tu le vois, ça n'en finit plus. C'est à ce moment-là que tu es arrivé ; tu reviens toujours avant que je t'attende. Comment se fait-il que tu quittes ton bureau de si bonne heure ? Ton chef n'est donc jamais là ? Vous n'avez donc rien à faire ?

— Je quitte mon bureau à midi et à dix-huit heures chaque jour, comme le veut le règlement.

— Ce n'est pas possible, mon chéri.

— Je t'assure.

— Alors, c'est que notre pendule retarde, tu devrais bien l'emporter chez l'horloger pour qu'il l'arrange.

M. Guilleret promit qu'il ferait réparer la pendule et il demanda à sa femme ce qu'elle faisait de ses après-midi, puisqu'elle n'était jamais rentrée quand il revenait de son bureau.

— Ce que je fais ? mais des courses indispensables. Tiens, hier, par exemple, je suis descendue et j'ai bavardé un moment chez mon amie, jusqu'à quatre heures ; après quoi je me suis habillée et je suis allée prendre une tasse de thé chez la femme de ton collègue Mme Rascasse. Nous sommes allées dans les magasins, où j'ai dû faire déplier plus de cinquante coupons d'étoffe avant de trouver celui qui me convenait pour me faire faire une robe. Ensuite j'ai dû m'occuper des fournitures, voir la couturière, à l'autre bout de Lausanne.

— J'étais rentré deux heures avant toi.

— Oh ! non, pas deux heures, ce n'est pas possible ; ou, alors c'est que tu avais quitté ton bureau avant l'heure réglementaire.

— A dix-huit heures tapant.

— C'est que la pendule de ton bureau avance ; puisque tu dois aller chez l'horloger, fais la donc réparer aussi.

Plaisirs posthumes. — Le vieil Eugène Pierre, qui fut pendant plus de quarante ans secrétaire général de la Chambre, était frileux à l'extrême. C'est à lui que les députés devaient ces températures étouffantes qui régnaient au Palais-Bourbon. Pour se venger, ils firent circuler sur lui l'histoire suivante :

Quand Eugène Pierre fut transporté au four crématoire, son corps demeura réfractaire à la cuisson. On ouvrit la porte du four pour s'assurer de son bon fonctionnement. Alors, Pierre se dressa furieux et cria, d'une voix tonnante :

— Fermez la porte ! il y a des courants d'air !

Malentendu. — Une dame en quête de bonne examine une candidate et finit par lui dire :

— Pas de références ?

— Oh ! je n'en demanderai pas : Madame me convient tout à fait !

### LA FONDUE AUX ŒUFS

Molondin, le 25 mars 1933.

Monsieur,

Voici la recette demandée pour la *fondue aux œufs* :

Demi-livre de fromage râpé bien fin, demi-litre de crème et quatre œufs.

Mélangez bien le tout ensemble, beurrez un plat à cuire.

Versez-y votre mélange et faites cuire au four jusqu'à ce qu'il soit d'un beau roux et bien levé.

Avec mes cordiales salutations.

Une vieille abonée.

### LAHARPE A STAPFER

(Suite.)

V.

Le 7 juillet, de sa campagne de Plessis-Piquet, Laharpe, tout en cultivant ses légumes, se livre aux plaisirs épistolaires. Les sujets sont variés. Il éprouve le besoin de dire à Stapfer les réflexions que lui suggèrent la lecture.

Un ouvrage de Villers sur les littératures étrangères l'a intéressé, mais il reproche à l'auteur de ne pas l'avoir écrit « en meilleur français ». Le fait de ne pas avoir à parler de la littérature française « ne dispense pas du respect pour la grammaire et l'art d'écrire de son propre pays ; le livre n'en est pas moins attachant pour les « amis de la science », même pour les « avortons » comme lui, Laharpe.

Une *Vie de Washington* lui donne l'occasion de remarquer les lenteurs du congrès américain pour lever des troupes, des impôts, etc., lenteurs inévitables, paraît-il, et qu'il compare, lui, l'homme impatient, à celles du corps législatif helvétique et du Directoire dont il a fait partie.

Si les Américains ont réussi dans leur entreprise, c'est parce que la structure de leur territoire les favorisait, car les milices suisses lui paraissent supérieures à celles de Washington.

Quelque temps après, il visite le collège des Oratoriens situé dans un parc qui lui rappelle Haldenstein, — heureuse époque. « où l'avenir couleur de rose ne lui permettait pas même de soupçonner ces épines qui, depuis, déchirent sa peau en tant d'endroits. »

Laharpe y va de sa critique: il n'aime voir les élèves « marcher deux à deux comme les gillons du Thibet jusqu'au lieu destiné à leurs ébats ».

Et voici une image originale :

« Lorsqu'après avoir passé tout le jour dans sa loge solitaire (ce qui est l'équivalent des leçons), mon chien de basse-cour voit le coucher du soleil, il se dresse contre sa grille entre les barreaux de laquelle il passe son museau, fixant l'un après l'autre les individus de la maison, comme pour les prier d'ouvrir la porte. Celle-ci s'ouvre-t-elle, il part comme l'éclair, vient, revient encore, essaie ses forces, fait des gambades autour de son libérateur. C'est un plaisir que je me donne souvent... », mais voyez le rêve :

« ...J'aurais tant voulu procurer ce plaisir aux hommes ; on les enlance, on les enserme dès leur enfance ; ils n'osent se livrer à l'exercice même des forces qu'ils tiennent de la nature, s'abandonnant au plaisir si innocent, si pur de témoigner leur joie, par des acclamations, par des sauts, par des gambades ! On les conduit aux places d'exercice comme les condamnés aux travaux ! Quelle immense différence entre un pareil mode et celui qui régissait Haldenstein, où l'on osait être gai et gaillard, rire, danser, sauter, contempler même, une fois qu'on avait terminé sa tâche et en n'offensant personne... »

Laharpe est un précurseur de l'éducation physique ; il veut, pour l'enfant, les larges espaces, la liberté de jouer des coudes. Certes, notre libérateur serait comblé s'il revenait au milieu de nous, mais tout de même il se demanderait si l'on n'a pas exagéré dans la systématisation des sports.

L. Mogeon.

**Au seuil du firmament.** — Voici le temps des nids. Bientôt, les oisillons vont essayer leurs ailes... C'est très poétique, mais faire de bonnes photos d'oiseaux en liberté est quelque chose de très difficile. Cependant, les deux pages de *L'Illustré* du 20 avril consacrées à ce sujet sont fort réussies. Il en est de même pour le reportage illustré d'une manière si intelligemment moderne, qui a pour titre « L'institut dentaire de Genève » (le plus récent et le mieux outillé du continent). On remarquera aussi « Jeunes filles en fleurs », par quoi il faut entendre la vie de jeunes Romandes dans un pensionnat de la Suisse allemande. Le reste du numéro est intéressant aussi, mais nous ne pouvons le citer entièrement.



**LE TRAPPEUR DE COSSONAY**

La soirée était déjà avancée; il fallut se séparer. Jean fit cadeau au *sachem* de quelques paquets de *morrhache* (tabac). Sans le moindre scrupule, la *Panthère volante* escamota une bouteille d'eau de feu, et, après avoir salué Jean, remonta à son wigwam.

Le lendemain, notre trappeur, appesanti par la conversation de la veille, se leva assez tard. Il voulut s'assurer du départ de M. Prunet. Quand il arriva sur la route, elle était déserte ; mais on voyait encore, empreintes dans la neige, les traces des roues du wigwam ambulante. Jean regagna son domicile.

Cependant les jours succédaient aux jours et l'année touchait à sa fin. L'exil momentané de Jean était près de finir. Le 31 décembre au soir, assis près de son foyer, il disait en lui-même :

Demain, je retournerai parmi les humains. L'épreuve que m'a imposée mon frère est terminée. Je l'ai vaillamment endurée; sans doute mes chasses n'ont pas été fructueuses ; il faut l'attribuer à la rareté du gibier plus qu'à la maladresse du trappeur. Mais mon corps s'est fortifié, je puis aujourd'hui me contenter d'une nourriture élémentaire, coucher sur la dure, braver les intempéries des saisons. Rien ne m'empêche de donner suite aux projets que j'avais formés ; mon frère ne me retiendra pas ; j'ai sa parole formelle.

Et pourtant, il me vient certains scrupules, certaines appréhensions. Le récit du *sachem* des Menou-menou m'a désenchanté. Il est certain que je ne me soucierais pas de revenir au pays, comme lui, avec une sauvagesse pour femme et quatre enfants à mes trousses. Je sais bien que je ne serais pas obligé de me montrer aux foires; mon frère, j'en suis sûr, ne m'abandonnerait pas. C'est égal, je ferais triste figure à Cossonay ; j'oserais à peine paraître en public. Tiens, il me semble que j'entends un bruit singulier autour de mon wigwam... Ce n'est rien; c'est la bise de décembre qui roule des feuilles... Oui, cependant piler du sucre et vendre de la cassonade jusqu'à la fin de ses jours, voilà une perspective bien agréable ! Tout réfléchi, mieux vaut partir et s'en aller dans ces contrées où règne la liberté, où chaque jour apporte une émotion nouvelle.

A ce moment, il sentit deux mains qui le saisissaient brutalement au collet. Il se retourna avec peine et ce qu'il vit le glaça de terreur. C'était la face hideuse et tatouée d'un sauvage dans le sentier de la guerre; il se souvint de ses lectures et reconnut bientôt qu'il avait affaire à un féroce Dingo. Il n'eut pas le temps de se livrer à d'autres observations. En un clin d'œil il fut arraché de son siège, débarrassé de ses vêtements et entraîné hors du wigwam.

Quand il parut sur le seuil, un cri horrible, poussé par trente voix discordantes, l'accueillit. La tribu des Dingos, qu'éclairaient des torches d'ocote, hurlait et brandissait ses *machetes* et ses *tomahawks*. Une musique enragée, où glapissaient les instruments les plus disparates, accompagnait leurs danses guerrières. On se jeta sur lui, on le houspilla de mille manières ; enfin, il fut conduit au poteau de torture, c'est-à-dire attaché solidement au tronc d'un jeune ormeau qui s'élevait non loin du wigwam. Après quoi, les sauvages se ruèrent sur la cabane de Jean le trappeur, enlevèrent les armes, les provisions sèches et liquides, et finirent par l'incendier. Les pompiers de Cossonay étaient sans doute de connivence avec les féroces Dingos, car on n'en vit aucun sur le lieu du sinistre.

Alors, cette troupe de démons revint au pauvre trappeur et commença autour de lui une ronde infernale; on entendait les sifflements aigus des *iskochetas* (sifflets de guerre) mêlés au vacarme des cornets et des tambourins ; on n'avait pas conservé jusqu'au bout la couleur locale. Puis, sur un signe du *sachem*, le silence s'établit. L'*Opossum puant*, *sachem* des Dingos, comme chacun le sait, s'approcha du prisonnier :

— Le visage pâle va mourir. Les visages pâles sont d'immondes *coyotes* !

Jean répliqua, toujours d'après Gustave Aimard.

— Les Dingos sont des femmes lâches et timides. Ils verront bientôt comment sait mourir un guerrier.

La ronde reprit de plus belle pour s'arrêter encore. Le *sachem* dit à Jean :

— Le visage pâle est courageux. Ne voit-il pas nos squaws qu'aiguisent des chevilles qu'elles vont lui planter sous les ongles. La mort sera longue à venir. Le visage pâle peut entonner sa chanson de mort.

Mais Jean n'avait guère envie de chanter. D'ailleurs cette chanson lui était inconnue. L'*Opossum puant* reprit :

— Le visage pâle est un brave. Ne trouvez-vous pas, dit-il en s'adressant à ses guerriers, qu'il ferait honneur à la tribu des Dingos ?

— Le *sachem* a bien parlé ! répondirent unanimement les guerriers.

— Alors, le visage pâle se choisira une épouse parmi les Dingos ?

Le visage pâle y consent-il ?

Le trappeur se rappela Prunet, *sachem* des Menou-menou, sous le nom de la *Panthère volante*. Il baissa la tête en signe d'acquiescement.

— C'est bien, visage pâle, dit le *sachem*. Approchez, Fleur-de-Maïs.

Une jeune et jolie sauvagesse vint se placer à côté du prisonnier.

Jean répondit par un faible oui.

Il avait trop présumé de ses forces. Le froid, le bruit, l'émotion firent qu'il s'évanouit.

— Diable ! s'écria l'*Opossum puant*, je crois que nous avons poussé l'épreuve un peu loin. Reprenons vite nos paletots et nos manteaux ; déliions Jean et nous le porterons chez moi à Cossonay, où nous le mettrons dans un bon lit. Il ne se réveillera sans doute pas jusque-là.

Pendant plusieurs jours, Jean fut en proie à une fièvre ardente; il ne reconnaissait personne: en proie au délire, il laissait échapper des mots entrecoupés : Dingo ! Sachem ! Fleur-de-Maïs ! Enfin, un matin, à force de quinine, la fièvre le quitta.

— Où suis-je ? demanda-t-il.

— Tu es chez moi, parbleu, dit Albert qui se trouvait près du lit de son frère.

— Comment y suis-je venu ?

— On te l'expliquera plus tard. Pour le moment, guéris-toi.

— J'ai donc été malade ?

— Et gravement, encore. Ne parle pas, reprends des forces et au bout de peu de temps tu seras hors d'affaire.

En effet, la convalescence ne fut pas longue. Aussitôt que Jean put se lever et sortir, Albert, qui avait appris à le connaître, lui dit brusquement :

— Mon cher Jean, il faut nous occuper des préparatifs de ton voyage. Tu as supporté victorieusement l'épreuve que je t'ai imposée ; la vie de trappeur te convient tout à fait, tu es fort, robuste, patient...

— Cela presse-t-il beaucoup ?

— Je croyais que tu avais hâte de t'enfoncer dans les plaisirs de la savane. Moi, je tiens toujours ma parole, est-ce que, par hasard, tes intentions auraient changé ?

— Albert, tes éloges me rendent confus, et cependant si mes souvenirs sont exacts...

— Quoi ?

— La dernière journée de mon noviciat n'a pas été pour moi bien glorieuse; je me suis laissé surprendre, tandis que j'aurais dû être, mon riffle sous le bras, en état de défense contre les féroces Dingos.

— Oh ! ta conduite est bien excusable.

— Plus je te regarde, mon frère, plus il me semble que tu as quelques-uns des traits de l'*Opossum puant* ?

— Quelle idée baroque !

— Ensuite, il y a un scrupule qui me retient, un scrupule de conscience. Il me semble, oui, j'en suis presque certain, que j'ai donné ma foi à une jolie sauvagesse...

— A une jolie sauvagesse !

— Oui, si tu tiens ta parole, je ne serais pas fâché de tenir la mienne et d'épouser Fleur-de-Maïs, puisque je l'ai solennellement promis. Seulement, je ne sais où la prendre.

— La voilà, répondit Albert en lui montrant Eugénie qui passait sous leurs fenêtres.

J. Besançon.

Pour la rédaction  
J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.